

Quel est le nom de l'avenue ? En a-t-elle seulement un ? Les boulevards sont si larges qu'on pourrait y jouer une partie de football américain.

*Je ne sais toujours pas où se trouve la bibliothèque...*

Le cœur des grandes villes est en général ramassé, dense. Les siècles forgent leur silhouette et les différentes nécessités dictent la modélisation de tel ou tel endroit. Là, tout semble... dilué ? Oui, dilué.

On m'avait prévenu.

Mais ce n'est pas pour jongler dans l'immensité de Naypyidaw que je suis venu : je suis venu pour me perdre.

Loin de Paris. Des voleurs d'espoirs. Des fossoyeurs de la poésie.

Je les voue à l'oubli ! et quand la colère sera partie, dissoute par ce voyage ou par le temps – *car je ne compte pas sur la sagesse pour opérer un quelconque ouvrage* –, je les nierai encore !

Le ciel liquoreux expulse une brume épaisse. Elle vient d'apparaître et dissimule l'issue du boulevard. La pluie s'invite.

Une tiédeur assure le confort de l'averse. Qu'est-ce donc la nature de cette pluie collante ? Elle ne rince pas, elle colmate. Je frotte mes mains sur mon visage mais la pluie me condamne à nouveau à la chaleur, à l'épaisseur.

Et si je m'asseyais à même le trottoir ? Qui cela gênerait ? Tant d'espace si peu utilisé. Les Birmans me laisseront bien pleurer sous la pluie.

J'avale une goutte. Une façon de me noyer. La brume décolle et suit d'autres cieus. Elle rejoint un firmament haut en couleur, dans un pays moins militaire.

Je lève le menton plus encore. Prendre, prendre la noyade et me laver.

Je m'assois, consens au vide exponentiel, le temps d'en explorer les farandoles et guette ce qui leur succèdera.

\*

À quelques bâtiments de là, un boulevard assommant et un jardin, un vieil homme, ou un homme qui en a l'allure, arrache des herbes grillées. Des chars ont roulé dessus. Le champ est en deuil. Terre labourée pour détruire, fleurs ensevelies dans les tombes de boue.

Le vieux ne tient pas compte du désastre. Le moindre de ses gestes semble un abandon.

Il replantera. Ou pas.

*Comme des citronniers seraient élégants.*

Un point noir, au loin, illustre un trottoir.

L'ancien a tout son temps. La journée lui appartient. Il déambule vers l'issue de l'esplanade, vers la fin des dalles ajustées à la va-vite, vingt ans plus tôt, sur les ordres de son propre père – son père le Général.

Un bus passe. Le bus fantôme ne transporte aucun passager. On donne l'ordre de les faire circuler pour maintenir les illusions. *Les illusions engendrent des désillusions, de quoi déclencher une pandémie de suicides – sans fracas public.*

L'ancien devine un homme, assis sur la chaussée. Ce dernier boit la pluie. Il a une façon de le faire bien spécifique.

Il guette l'abondance...

Le vieil homme comprend. Lui-même n'a jamais cessé de la chercher. Une caméra de surveillance le file au train, il le sait. Un gars de la Tatmadaw le scrute derrière un écran. Malgré le risque, une sourde certitude le guide vers la silhouette. S'il fait vite et bien, les militaires ne sauront rien opposer de consistant à son attitude.

La silhouette assise espère quelque chose d'irréductible. Cela se voit, cela se sent. Être échoué ainsi sous la pluie manifeste une belle détermination – tendue vers l'absolu.

Le vieil homme vit entre deux rêves écartelés. Le soir, après sa journée de servitude, il dilate la réalité et la quitte, elle, elle qui poisse de saletés. Il réécrit sa vie et tâche de trouver les mots pour dire l'Amour qu'il a vécu, l'Amour dont il a écrit sa vie.

\*

Un être défraîchi me rejoint. Un vieillard en tenue de travail. Il transporte une bêche à la main. Il abolit la distance par petits pas. La timidité n'a rien à voir là-dedans. Son mouvement est rigide, empêché par le grand âge.

Chaque foulée parcourt une distance si modique qu'on dirait qu'il va tomber, entraîné par le poids de son corps. Sa volonté compense. Il me rejoint. Me salue. Il parle anglais, sans accent.

— Vous n'avez pas le droit de rester assis ici. À rêvasser.

Tout en me recommandant de me lever, l'homme sourit. Rien de rêche dans sa compagnie, une présence douce comme un beau livre de Colette. La lumière de ses yeux secrète une liberté indocile.

Ce vieillard me plaît. Il m'éclaire.

Je le distingue dans cette ville torturée par l'absence des siens. Une capitale sans habitants et un seul représentant, le meilleur de tous, sans doute, *sans doute*.

— Venez vous asseoir avec moi.

Le vieil homme ne décline pas l'invitation. Il obtempère.

— Dans quelques minutes, la Tatmadaw va arriver. Vous croyez qu'ils ne sont pas là mais ils le sont. Ils ne vous feront rien. N'ayez pas peur. C'est moi qu'ils cherchent.

— Je n'ai pas peur.

(Je réaliserai plus tard que je n'ai pas pensé à lui et que la peur pouvait être de son côté. Je dois me corriger de mon manque d'altruisme...)

Le jardinier, car c'en est un, constate qu'effectivement l'étranger n'a pas peur. Il vient d'un pays où les poètes ne finissent pas à l'échafaud, le cou tordu, le cœur pourfendu. Il vient d'un pays où les belles révolutionnaires vivent grands-mères et où les libraires offrent des livres par bibliothèques entières. *Il paraît qu'en Occident des livreurs sur des motos rapides apportent chez vous tous les livres du monde. Quelques clics sur un ordinateur suffiraient !* Mais le vieil homme se méfie des fanfarons. Des menteurs.

Malgré les légendes qui courent sur les livres acquis si facilement, il sait bien que l'étranger est serein. Il peut s'asseoir où il veut, devenir guenilleux, savant ou analphabète, personne ne lui en voudra. Pourquoi aurait-il peur ?

La tyrannie qu'exerce la poésie ne tue pas. *Pas lui, en tout cas. La poésie ne le tuerait pas.*

Son instinct le lui chuchote...

L'étranger semble fatigué mais une indocilité bat dans ses tempes.

- Si vous vous asseyez ici, c'est que vous venez d'arriver.
- Je viens d'arriver.
- Un exil de peu de temps ?
- Un exil sans fin déterminée. Qui commence... maintenant.

Le jardinier se rassure de toute cette incongruité. Cet homme n'est pas normé. Est-ce celui qu'il lui faudrait ?

Une seconde, et l'envie de le choisir se fortifie. LUI. Ce serait lui ?

Mais avant de parler, Arun, le vieil homme, vérifie un élément poétique.

Au loin, des collines s'assombrissent. Une brume opacifie la verdure. Le brouillard aplatit la perspective et les montagnes semblent fines comme des feuilles.

Feuilles de printemps, d'automne, de pays et d'énigmes. *Des feuilles d'énigmes, cela existe-t-il ?*

Arun pense bien que oui.

Les feuilles se superposent. Une colline, une teinte de gris, une feuille qui dérobe la racine de l'autre.

Arun aperçoit que son voisin l'étranger est sensible à la splendeur. Les deux hommes pèsent l'horizon dans le même silence.

Les deux inconnus tombent d'accord sur le fait que la beauté se déguste et se comprend dans l'absence de bavardage. Ils le savent et deviennent complices sur la base de cet accord. Par respect de l'instant, ils se retiennent de parler.

L'un pense à sa littérature perdue et le second, le plus âgé, pense au cueilleur de brume qu'il a connu autrefois.

Un sourire ébrèche la bouche de l'étranger. Le temps a coloré son visage de lignes et de cicatrices. Un accident ? L'étranger est beau. Son charisme envoie valser toute réticence. L'étranger offre ses plaies refermées comme un document d'identité. Au près de lui, on s'engage. Sous la pommette, dans la soie de sa joue, se niche l'enfant qui n'a pas été perdu. Un éclat espiègle et vivant étincelle dans les rides et dans les cisailles qui le portent.

Cette vérité plonge Arun dans ses souvenirs. *Un jardin lacustre un soir de mousson...*

*C'est à cet homme adulte dans lequel trépigne un petit garçon indomptable que je dois confier ma quête.*

Un camion flambant neuf débouche de loin en loin sur le grand boulevard. La désertification rend sonore son arrivée.

— Je vous avais bien dit qu'ils viendraient vite ! Sauvez-vous, ne restez pas là, dit le jardinier.

Sans précipitation, alenti par l'arc de son dos, ses articulations grippées et son refus d'obéir, il se relève. Il va bêcher le bord de la route et s'éloigne.

— Je m'appelle Jack, dit l'étranger.

— Quand vous reviendrez, je serai là. Apportez-moi un livre interdit.

— Un livre interdit ?!

— Apportez-moi García Lorca. *Noces de sang*.

Et voilà que celui qu'on prenait pour un vieillard se redresse. Frais comme il ne l'a pas été depuis leur rencontre quelques minutes plus tôt. Une jeunesse soudaine flamboie dans ses reins et toutes les anomalies de l'âge disparaissent.

L'idée de ce livre interdit l'anoblit.

— García Lorca, *Noces de sang* ? questionne Jack.

L'étranger est très fort au jeu des questions. Le jardinier aime ce jeu, il l'a pratiqué souvent, mais là, il n'a pas le temps. Il veut le livre. Si on lui offrait santé et fortune à la place, il refuserait, il veut le livre. Sa jeunesse et l'histoire qu'elle détient ont été ses seules gloires. Il est gardien de ses souvenirs – son sacre personnel. Il veut le livre. Il brise le jeu des questions.

— García Lorca, *Noces de sang*. Je serai là. Je vous guetterai. Même dans quelques mois. Ce livre détient la réponse à l'énigme de ma vie. À l'énigme de ma vie, comprenez-vous ?

J'attendrai. Revenez. Revenez. Je m'appelle Arun. Revenez, surtout, revenez !

Et la manière dont il dit : « Revenez » ressemble à une prière, pas à une supplication, à une prière assermentée de dignité.

Le camion stationne près d'eux. Trois hommes en treillis descendent et s'emparent du jardinier. Malgré la sévérité de leurs gestes, leurs visages racontent autre chose. On voudrait les questionner et les absoudre. L'un d'eux a une mâchoire d'enfant, si exiguë encore qu'on ne le croit capable d'aucune prédation. Pourtant, c'est lui, lui, qui serre plus fort que les autres les épaules du vieil homme. Jack l'étranger craint qu'il ne les brise.

— Doucement ! On ne faisait rien de mal !

Il s'époumone mais la vérité rencontre l'obstacle militaire.

— Les touristes sont invités à se rendre à la pagode Shwedagon. Sur votre droite, monsieur. Pouvons-nous vous appeler un taxi ?

Le militaire extirpe son téléphone de sa poche.

— Non merci !

Je crie vivement. Trop, sans doute.

Arun est menotté et rangé avec soin à l'arrière du camion. Je lis son visage. Nos émotions emploient le même langage. Le jardinier apprécie, serein de m'avoir choisi.

— Bon séjour ! clame un des soldats.

Le camion avale Arun. Avant que la porte arrière ne se referme et l'engloutisse pour de bon, Jack l'étranger entrevoit le sourire de résistance qui érafle l'expression de

tristesse. Le jardinier ne cache pas son appétit de vivre. D'être saisi, il redevient lui, un être de convictions.

L'intransigeance de l'oubli est plus douloureuse qu'une interpellation musclée au cœur de Naypyidaw. Qui lui rappelle d'où il vient, pourquoi il s'en est échappé et ce qu'il est advenu de ses rêves et de ses projets.

\*

Je reste là. Bien seul. Genre solitude académique.

Ce qui vient de se passer n'a aucun sens. Je viens de Paris. Où les militaires protègent les passants, assurent notre sécurité, notre liberté « dans certains cas malheureux<sup>1</sup> », même si cela m'agace d'en faire l'aveu.

Le camion de la Tatmadaw est déjà parti. Les gaz émis par le pot d'échappement empuantissent l'atmosphère alors qu'il ne reste aucune image de son passage.

Le jardinier a disparu. Ils se sont emparés de lui comme d'un mobilier urbain.

*Il est tout à fait splendide, cet Arun.*

*Il a un charisme strident.*

*Serait-il poète ?*

Je me lève, reprends le mouvement. D'autres militaires arrivent et ils vont veiller à ma mise en marche. Alors, je marche. Des gosses épient la sincérité de mon pas.

Je découvre que je ne suis pas prêt encore à m'opposer à ce genre d'injonction : marcher. Remplir mon rôle de touriste.

Un camion accélère, délaisse ma piste, mais je le soupçonne d'avoir l'intention de revenir afin de vérifier ma progression. Le

---

1. Voir le roman époustoufflant de Laurent Gaudé, *Terrasses*, Actes Sud, 2024.

mouvement semble obligatoire. Je déambule. J'avale le décor par le trou déchiré de ma curiosité. Des pagodes que je ne souhaite pas visiter, pas encore. Des restaurants gigantesques sans clients. Des magasins emplis de marchandises sans chalands. Je reste sur le seuil. Le vendeur indifférent ne tente rien pour me retenir. Une caméra pivote sur son axe et prend ma silhouette en ligne de mire. Je suis sa cible sur deux kilomètres. Pas moyen d'en réchapper.

Depuis l'aéroport, je n'ai jamais été seul.

Je regrette les montagnes changées en feuilles grises par la brume. Ce spectacle simple convenait mieux à mon caractère. Et je me dis que de leur sommet, il serait invraisemblable de surveiller mes gestes, mes pensées.

Je cueille dans cette certitude un réconfort minime.

De courte durée...

\*

Quand le soir délave les avenues et que seuls les lampadaires fragmentent l'obscurité, je rejoins mon hôtel.

L'édifice est monstrueux par sa taille. Mais ce qui trouble, dans cette grande carcasse rutilante, est l'absence de gens. Licence de l'absence.

Je suis le seul client. *Je voyage hors saison...*

Un être policé m'accueille et me fournit des clefs.

— Nous vous attendions en début d'après-midi.

Cet être consigne mon nom, photocopie en maints exemplaires mon passeport et s'en fait vérifier l'authenticité par un supérieur.

— Un taxi devait vous déposer en début d'après-midi.

Il insiste !

— Je suis venu à pied.

Le chef, dissimulé par une porte, baragouine un accord.

L'être corseté dans l'uniforme me remercie.

Ses remerciements ressemblent à des vomissures.

On m'escorte jusqu'à ma chambre. Elle sent la lessive et le soufre. Pourquoi le soufre ? Bizarre.

Tout est bizarre ici.  
*En une journée, je n'ai rencontré qu'une personne authentique.*  
*Arun. Quelqu'un de vrai. Aucun doute que c'est un phénomène rare.*  
*Qui cherche un livre interdit. Et faut que ça tombe sur moi !*  
L'ironie est admirable...  
*Que faire de cette demande ?*

\*

Le lendemain, je me perche sur l'aurore, une volonté *a minima* ergote sur le fait que je dois me lever. Je fiche mes pieds dans des pantoufles d'hôtel, tousse un peu et m'étire par habitude. Un appétit d'escargot me pousse vers la salle commune, cinq étages plus bas, dans ce complexe hôtelier désert.

Trois demoiselles disposent des biscuits non loin du service à thé.  
Quatre garçons nettoient le hall. Immense, le hall.

- Je vous appelle un taxi ? demande le guichetier.
- Mais merde ! Qu'est-ce qu'ils ont tous leur taxi ?
- Je vais aller au zoo à pied. C'est par où ?

Le jeune homme produit un mouvement étonnant de la tête. La réprobation corrigée par une politesse formelle.

- Le zoo est à vingt kilomètres, monsieur.

J'extirpe le plan de ma poche. L'endroit ne me paraissait pas si éloigné.

J'expose ma réalité sous le nez du jeune homme.

Faute de bibliothèque, ce joyau enseveli dans Naypyidaw, je songe ce matin à Romain Gary. À son œuvre : *Les Racines du ciel*. Son héros, Morel, a survécu à l'enfer des camps de concentration grâce à un idéal. Celui de sauver des éléphants... Mon projet de visite au zoo est une démarche littéraire. Littéraire uniquement ! Un éléphant me renseignera plus qu'un tas de livres écrits en langue étrangère. Ainsi va mon raisonnement. Je suis composé de lacunes et je pense comme je peux.

- Vingt kilomètres. Je vous appelle un taxi.

Ils m'ont tous ôté l'envie d'aller au zoo. Vraiment.  
Je me laisse embarquer. *Trouverai-je quelques racines célestes ?*

Défilé de boulevards préemptés de vie.

J'ai un préjugé favorable sur l'immensité. Je lui dois quelques bouquins rédigés avec fièvre.

Mais la vastité de Naypyidaw a un relent mortel. Je ne lui dédie-rais aucun roman. À moins que ce ne soit un texte de dénonciation et de révolte.

Devant le zoo, trois éléphants blancs prennent un bain. Dix soigneurs brossent la peau des pachydermes. Un éléphantceau attrape la veste d'un soigneur et s'amuse à l'épousseter. Son indiscipline ravive la flamme de la spontanéité, tout n'est pas spectacle. Je tâche de comprendre le postulat de Romain Gary. *Ce n'est pas par la taille que l'éléphant est grand mais par son degré de raffinement.*

Les visiteurs sont tous birmans. Les étrangers se baladent à Yangon, enfin, Rangoon. Je suis d'une autre époque. En France, on s'ancre dans un nom. On naît avec et la vie nous en affuble avec constance jusqu'à ce que la mort nous en délivre.

Jack ! Je pourrais m'en passer. J'ai un nom à ciel ouvert. Je dois m'en trouver un autre. Si je pouvais en changer. J'opterais pour un nom plus ajusté...

Un nom qui serait comme un verbe. Qui changerait selon la saison et en transporterait une autre. On m'a enseigné que les Birmans aiment changer les noms. Une identité est fluctuante, la maturité en bouleverse l'ensemble. Les patronymes n'existeraient pas. Chaque personne porte un nom unique. L'âge, le statut, le genre, ce que l'on a fait déterminent une identité. Je leur accorde ce bon sens exemplaire. Est-ce cet argument qui a guidé mon choix de voyage ?

Peut-être...

Les étrangers, donc, sont à Yangon.

Les Birmans viennent, cela arrive, examiner de près leur capitale.

Spectacle habituel des zoos.

De la marmaille. Des parents. Des confiseries. De pauvres bêtes assommées de dépression.

Des tigres réclament justice. Des pingouins du Chili nagent dans une eau sale, pas acclimatés au continent, la plupart clamseront sous peu dans leurs déjections. Des appareils poussant la chansonnette assurent la climatisation.

Pathétique. J'aurais pu dire « navrant » mais c'est pire que ça : « pathétique » s'impose.

Je ressors, plus déglingué qu'avant. Je renonce à chercher la bibliothèque.

*S'il y en a une... On peut passer une vie à chercher un joyau.*

Je rentre à l'hôtel, rangé dans un taxi hors pair.

Le chauffeur me signale la pagode Shwedagon. Enfin, sa réplique exacte. La véritable est à l'ancienne capitale, Yangon.

— Je n'y manquerai pas !

Je réponds en claquant la porte pour congédier sa courtoisie nauséabonde.

Mes chaussures crissent sur les dalles du hall de l'hôtel. Des êtres faméliques ont passé leur journée à le cirer. Juste pour moi ! Si cette réalité me déplaît, que puis-je y faire ?

Je n'y apporterai aucun remède, même en écrivant une encyclopédie.

Un ascenseur m'isole des bas étages. Un souffle glacé par une climatisation irrite mon nez fragile. Une caméra fait la toupie sur mes hésitations. Je flanque une grimace dans son viseur et louche le plus fort que je peux. Je suis un gamin sorti des ornières mais on tente de stopper mon galop.

Cinquième étage. La porte se lamente pour me livrer au couloir réfrigéré. Je me prendrais une tempête, j'aurais moins mal à la gorge.

Mon lit a été retapé. Sans doute une pauvre fille a-t-elle été envoyée pour repasser ma taie d'oreiller. J'en ai bien l'impression. Pas un pli !

Ma chemise a été lavée. Je n'ai rien demandé. Rien. Tout ce soin m'opresse.

Mon exil est un cauchemar bien équivalent à celui de ma patrie. Le monde est étriqué alors que j'en cherchais l'immensité.

*M'oublier au Myanmar. M'oublier là ou ailleurs, c'est délavé pareil. Sans saveur.*

J'ouvre la fenêtre en grand. Je n'hésite pas. Je me penche au-dessus du précipice. Pas de caillasse. Pas d'herbe. Juste de fausses pierres bien frottées, démoussées avec rigueur. Les esclaves qui les maintiennent propres sont rentrés chez eux et lavent le torchon avec lequel ils brosseront le bitume demain.

J'escalade une chaise et enjambe le parapet de la fenêtre. Une petite rambarde ne me dissuadera pas de sauter. Dans ce pays, les gens seraient-ils donc heureux ? Ligotés mais satisfaits d'une dictature aussi infâme ? J'en veux pour preuve qu'ils n'apposent aucune sécurité aux fenêtres du cinquième étage.

De loin en loin un silence adoube la nuit. La profondeur est exquise. Au-delà de la buée de ma révolte subsistent le calme et la volupté. Ah, bon sang, cette littérature ne cessera donc jamais de parfumer mes pensées ! Debout, sur cette corniche dégueulasse, je cite Baudelaire jusqu'à mon dernier souffle.

Et si je goûtais la saveur du goudron ? Il me suffit de sauter. Je n'ai tâté l'asphalte qu'avec mes pieds, mon cul et les coutures de mon pantalon. Et si j'y encastrais mon front ? Le contact serait différent... Le mouvement initial, celui de l'impulsion, requiert une abrogation de l'instinct naturel. Mais une fois l'acte du saut franchi, la décision suit son cours. J'ai des arguments en faveur de la pirouette sans escale.

*Survivre à sa littérature, c'est comme survivre à son enfant. Impossible.*

Les montagnes que nous contemplions hier, le vieil homme et moi, se sont échappées de la nuit et sertissent le lointain. Des oiseaux par centaines peuplent d'ombres cumulées les flancs de la ville.

Je pense à cet homme qui me supplie de lui apporter un livre interdit.

*Arun...*

Où est-il ?

Il méprise le danger. Pourquoi risque-t-il sa vie à venir me voir et à me formuler cette demande ?

Lorca – une réponse à l'énigme de sa vie, a-t-il dit...

Je descends, diffère mon propre massacre, reprends ma place sur le lit.

García Lorca. Je referme la fenêtre.

La rencontre de la veille égare mon désespoir, trace un chemin. Le jardinier qui cherche un livre interdit.

*Voilà qu'à peine arrivé on me confie une quête.*

*Pour un bouquin. À moi, le plus ensauvagé de livres de tous les temps !*

Le destin me balance une volée de sarcasmes.

La réalité dépasse la fiction, mais personne ne me croit quand je l'affirme.

Mes mains pétrissent mes cheveux. Cette quête du livre idéal est bien plus valeureuse qu'une autre. Plus honorable qu'écorcher son corps sur le bitume. Mieux que de se torturer sur des pourquoi insolubles de ma petite existence.

*Cette quête donnera du relief à ma vie, le temps qu'elle durera.*

J'ai écrit en marchant et mes pas se sont perdus. Je vais marcher vers ce livre écrit par un autre. Mouvement inverse salutaire. Ce sera beau !

Me délivrer de mes serments littéraires et adopter ceux de Lorca.

Me mettre au service d'Arun. Car un être qui cherche un livre avec une telle obstination ne peut être que splendide.

Ne suis-je pas en quête de la splendeur ? Ne l'ai-je pas cherchée ? Partout ? Et quand je ne la trouvais pas : ne l'ai-je pas inventée ? Oui ! Bien sûr ! Inventée pour remplacer la réalité où elle n'était pas...

*Où elle n'est pas.*

Un livre interdit et le vieux qui l'espère – telle est mon issue, le bitume attendra...